

Préface

J'ai décidé d'écrire cette nouvelle, pas pour écrire un roman de soixante-dix pages, mais pour avoir un squelette :

Je m'explique, lorsque j'ai une idée de film en tête, je le mets sous forme de scénario et là, c'est fini, mais pour celle-là, je ne pouvais pas, je parle du cerveau et c'est un sujet extrêmement complexe. Vous voyez, les génies du cinéma comme Scorsese ou Kubrick ont adapté beaucoup de romans, pour signer des chefs d'œuvre, et quand t'as un livre, ça veut surtout dire que t'as une ligne directrice et ça aide beaucoup ! J'ignore encore si quand j'aurais terminé ce boulot de taré, je l'adapterais en scénario. Ce n'est pas sûr car plus j'y pense, plus j'aime bien l'idée de ne pas « taper un nom, tiret, texte, à la ligne, nom, tiret... » Enfin voilà, c'est intrigant de changer de monde, mais pas de style d'écriture. Quand j'ai mon squelette, j'ai une histoire, il manque que de boucher les trous avec du dialogue. Ça, c'est la peau. Quand t'as le squelette et la peau, alors t'as un corps, mais pour avoir un être vivant, il faut que le film et les personnages aient une âme. J'aime quand un film est prenant et respire. Enfin tout ça pour vous dire que j'ai écrit cette nouvelle en cinq chapitres rien que pour vous, mais attention, elle peut rendre paranoïaque...

HEART OF DARKNESS

Chapitre 1 : Hermann Wook ne s'est pas suicidé

Hermann H.Wook, c'est moi, le « H » suivit d'un point dans le nom, c'est parce que je m'appelle Hermann Harvey Wook, mais pitié ne m'appelez pas comme ça. Nous sommes en 1969 à Augusta dans le Maine. (USA pour les incultes). 1969... Ah oui tout de même, ça fait déjà trois mois, le temps passe vite sans voir trop de signe d'évolution. Trois mois déjà, trois mois qu'elle est morte. Amanda est morte d'un terrible cancer du pancréas, le cancer l'a dévorée de l'intérieur, elle s'est fait ronger par le cancer comme une chemise purulente de transpiration par des mites. Elle est morte à 35 ans, le 3 octobre 1968. Comme Wolfgang Amadeus Mozart. Pour les 35 ans hein... Pas pour le 3 octobre. Hermann, Hermann, Hermann. Ses trois derniers mots que j'ai à peine entendus parce qu'elle m'a demandé de lui chanter la chanson : Alléluia. Triste. Nixon est au pouvoir, et moi je suis veuf, j'ai des sérieux problèmes d'alcool et je fréquente une bande de toxicos. Pas terrible hein... Oh, un dernier détail, je ne dors plus, du tout, je me gave de médicaments, comme une oie sauf que là c'est moi qui décide ! Ça me déchiquette la gueule, j'ai le regard aussi vide que si j'avais aspiré une ligne de coke, j'ai des cernes si creux qu'on pourrait croire que mes yeux vont tomber. Un zombie parfait. Moi je tourne, comme un poisson. Un tour de bocal et j'oublie tout, mais plus rien n'a d'importance. Je vomis trois fois par jour, la faute aux médocs que je gobe. Ils me broient l'estomac, c'est vraiment atroce. Steve Stone, un type qui me sert d'accoudeur se fait vomir en se fourrant les doigts au fond de la gorge, pour perdre deux ou trois kilos. C'est le spectacle le plus dégueulasse visible sur terre. Je vois d'étranges personnes dans mes rêves, je suis ami avec des violeurs d'enfants et des tueurs en séries. J'espère que c'est juste en rêve, je me vois mal me faire arrêter parce que je traîne avec un pédophile. Mes nuits sont très agitées mais je n'ai plus à m'en faire, je ne dors plus. Je vis dans mon appartement de location, 1000 \$ par mois quand même, en plein centre-ville, les bagnoles qui hurlent toute la journée, trois pièces, heureusement que je suis sympa. De ma fenêtre, je regarde les gens, c'est peut-être malsain mais ça m'occupe, des filles passent dans la rue, elles courent toute la journée, elles gueulent sur leurs filles parce qu'elles n'avancent pas assez vite. Elles vont finir explosées par un tramway. Décevant. Mon patron ne cesse de me répéter que je ne suis pas performant, que je devrais changer de job. Je suis plutôt d'accord. Ça c'était pour l'intro, venons-en à l'essentiel, l'alcool me tient en esclave, je suis totalement dépendant. Pourtant quand je bois je ne me sens pas mieux. C'est juste qu'après, je ne me rappelle de rien. Rien ne compte. Je n'ai plus rien à perdre et bientôt j'n'aurais plus rien à gagner. Des fois la nuit, il me semble entendre des voix, voir des petites filles qui me répètent : « Pourquoi ? »

Elles ont l'air mortes, le regard vide et laiteux. Pâles comme des cadavres. Et surtout, elles saignent, me fixent, et pleurent. Elles sont désespérées. Me font de la peine. Pour me consoler, je bois. Je bave quand je dors. Je bave une sorte de lait caillé et parfois je me réveille dans mon vomi. Le problème avec l'insomnie, c'est que l'on est un peu atteint par les narcoleptiques. Parfois je me réveille dans des lieux étranges sans savoir comment j'y suis arrivé. Je laisse tourner la télévision et je regarde des programmes débiles, des conneries du Mexique mal doublées. Je vis avec la peur. La peur de la mort, la peur de passer pour un fou, la peur de ces petites filles sinistres qui paraissent mortes. Aujourd'hui, on est le 11 mai. On frappe à la porte. Qui est de l'autre côté. ? La nuit est noire, j'ignore qui peut venir à une telle heure. J'avance lentement. Je déverrouille la porte. Lentement. Je tourne la poignée. Lentement. La porte grince. Je regarde dans le couloir. Rien. J'ai peur. Je ferme la porte.

Mais là. L'horreur. Une jeune femme grisâtre est assise sur mon lit. Ses yeux noirs profonds pénètrent à l'intérieur de moi. Je veux hurler, mais je n'ose pas. Cette femme me fascine. Elle est d'une rare beauté. Comme un démon angélique. Son regard me poignarde de mille lames. Eclairée par la lune, elle se redresse. Ses vêtements en soie sont agités par le vent venant de la fenêtre que j'ai laissée ouverte. Elle se déplace lentement vers la cuisine. Elle est belle. Comme une ombre fugitive. Elle m'interpelle d'un signe de main. Hypnotisé. Je l'approche. Effrayé. Mais impossible de me méfier d'elle. Elle demeure là. Fixe. Statique. Nos visages sont côte à côte. Mais la femme triste saisit un couteau et se déchire les veines du poignet. Son sang se vide sur le carrelage turquoise comme dans les « diners ». Je passe la nuit à la contempler s'éteindre. Je me réveille dans ma cuisine. Sans doute ai-je du m'endormir en la regardant mourir. Ou bien c'était une simple hallucination. Pas de sang par terre. C'est bien une preuve de folie non ? J'ai longtemps médité sur ce rêve. Cette femme m'a fait de la peine et m'a bouleversé. Elle a retiré le peu d'amour que j'avais pour la vie. Je veux mourir. Mais je me suis assis sur mon lit comme elle l'avait fait. Je me suis dressé, comme elle l'avait fait. Je me suis dirigé vers la cuisine comme elle l'avait fait. Ai saisi un couteau, comme elle l'avait fait. Je réfléchissais. Mais là c'était décidé. Pas de ces conneries. J'ai serré le couteau entre mes doigts et l'ai jeté par la fenêtre. J'ai fait le bon choix... Mais maintenant qu'y'y pense. Jeter le couteau par la fenêtre était complètement dangereux et inconscient. J'aurais pu tuer quelqu'un !

Chapitre 2 : Tas de cadavres et tribunal

Voilà deux mois que cette femme m'a bouleversé. Ma vie est morose et je ne sais plus quoi en faire. Mais avant tout je dois vous parler d'un homme, John Abraham Look, un épicier qui vend des pamplemousses en bas de chez moi. Mais moi j'y achète des clopes et le journal : Todd Swum. Le Todd Swum est un journal tout ce qu'il y a de plus simple. Fait divers. Complètement corrompu par les hommes politiques qui glissent des billets dans leurs poches pour ne pas qu'ils publient de vacheries (vraies) sur eux et leurs convictions. Revenons-en à John. John me perçoit comme j'apparais : Cinquantaine d'année, barbe mal rasée, rondouillard. Et c'est ce qui fait de lui un type que j'apprécie. Les autres me voient comme un alcoolique taré qui leur parle des enfants morts. Pas John. Ce matin je suis allé dans son épicerie pour causer un peu et acheter le journal. Dans ce journal un article m'a quelque peu dérangé. Je cite :

« Depuis le soir du 27 juillet, 10 jeunes filles ont disparu, elles ont été vues pour la dernière fois au club Lance-man hier soir aux alentours de minuit. »

L'article était accompagné par une photo de chacune des jeunes filles. Pour que l'on puisse les reconnaître sans doute.

« Tu te rends compte John, y a des gosses qu'ont été enlevées.

-Ouais j'ai lu ça ; C'est à se demander où va le monde ! Ça fait un dollar quatre-vingt-cinq. »

Je rentre chez moi. La rue est déserte. Le vent hurle et son sifflement me détruit les oreilles. Un frisson glacé coule dans mon dos. Je me sens observé. J'ai peur. La statue à côté de moi semble me fixer. Mais peut-être n'est-ce qu'une simple illusion. Je sens une main moite sur mon épaule, collante. Je veux courir mais cela m'est impossible. Je parviens à rejoindre mon immeuble. Désert, pas un chat. (Par ailleurs, un chat ne m'aurait pas rassuré). Je m'enferme dans l'ascenseur. Il monte lentement. Il s'arrête. Mais pas à mon étage, j'étais prêt à frapper l'homme qui allait rentrer dans cet ascenseur. La porte s'ouvre...

Un couple de vieillard y entre. Je me dis

« Mais t'es complètement parano Hermann »

L'ascenseur monte. S'arrête. S'ouvre. J'en sors. Je m'arrête devant ma porte que je déverrouille. Je sens une présence. J'ouvre la porte. Mais quand je vois le contenu de mon appartement, je crois que je vais défaillir. Mon salon est rouge de sang. Une dizaine de cadavres y sont couchés. Inanimés. Le visage tendu, comme effrayés. Des jeunes femmes. Le ventre déchiqueté par des coups de hache. Je m'approche d'elles, je reconnais le visage d'une des jeunes filles du journal. Même qu'elle s'appelait Stanzie. (Une autrichienne sans doute). Elle avait vingt ans, tout au plus, le crâne rasé. Une goutte de sang coule de sa bouche. Je nage dans l'incompréhension. Ces cadavres gisent là, devant moi, me posant un dilemme. Appeler la police et peut être me mettre en position de coupable, ou bien planquer les cadavres. Le simple fait de cacher les corps est louche, tout simplement car cela laisse croire que l'on a quelque chose à se reprocher. Je décide d'appeler la police. Je saisis le téléphone et compose le numéro de la police. Le téléphone émet ce son qui te fait comprendre que tu es en attente. Pendant que ce « bip » retentit, je me demande comment va réagir le type à l'autre bout de l'appareil, c'est vrai, c'est pas tous les jours qu'un type t'annonce qu'il y a des cadavres dans son appart' et qu'il ne sait pas comment ils y sont arrivés. Ce qui me place potentiellement en suspect numéro un.

On décroche le téléphone. Une opératrice parle :

« Bonjour, que voulez-vous ?

-Mettez-moi en ligne avec la police s'il vous plaît.

Le chef me répond :

-Ici le chef Bright, que puis-je pour vous ?

-Bonjour chef. Voyez-vous, vous avez récemment lancé l'avis de recherche de dix jeunes filles, eh bien il s'avère que je les ai trouvées.

-Ah oui très cher ? où cela ?

-Mortes, dans mon appartement, j'ai répondu sèchement. Il serait aimable de venir vite monsieur l'agent.

-Très bien monsieur, votre adresse je vous prie ?

- 3, place Lisbonne, numéro 2, quatrième étage.

-C'est pris monsieur, nous arrivons. »

A ces mots je me suis assis sur le lit. Un des seuls endroits qui n'est pas couvert de sang. Je me calme et me questionne sur le pourquoi et le comment. Soudain une voix. Un reflet furtif dans une vitre. Je recule frénétiquement sans réfléchir. Je me rassure et saisit une bouteille de whisky. J'en bois le quart. Mais après avoir posé la bouteille sur ma table de nuit, je sens une main sur mon épaule. La petite Stanzie est debout derrière moi, me répétant des passages de la bible. Le spectre de la jeune femme me fixe. A chaque pas en arrière, elle en fait un en avant. Elle est décomposée à moitié. A croire qu'un cafard va sortir de ses joues. Elle s'accroupit et semble méditer. Elle passe pour un démon mais elle demeure belle et jeune. Je reprends conscience assis sur mon lit une bouteille de Scotch à la main. Un rêve sans doute. Hermann tu dois te faire soigner ! On frappe à la porte. Je m'approche de celle-ci en observant le décor. Rien ne compte, le sang, les cadavres. Je ne les vois même plus. Pourtant ils sont bien là ! . Le chef hurle derrière la porte. Que je ne parviens pas à déverrouiller...

« Attendez une minute ! »

Après avoir livré un rude combat contre la serrure, j'ouvre enfin au chef. Il pénètre dans mon appartement avec trois de ses collègues.

Le chef est un homme très chic. Enfin, selon lui. Il a un pantalon brun tout à fait large, certes le bonhomme a une forte corpulence, mais là, c'est trop large pour lui. Il a de grandes bretelles noires superposées à sa chemise rayée noire et blanche. Et surtout, surtout. Une cravate rose ! Une cravate rose immonde à faire dégueuler un morse. Le chef Bright me salue d'un simple « bonjour » et poursuit sa recherche en parcourant mon appartement. Il enjambe chaque corps un par un. Les lacets de ses énormes bottes frottent le visage ensanglanté des femmes. Je suis en train de penser que les circonstances feront assurément de moi le suspect numéro un.

Le chef Bright approche sa tête de moi. Son nez velu frotte mon menton. Il me dit :

« Mon cher M. Wook, je crains que vous ne soyez notre principal suspect. Et attendu que si c'est bien vous qui avez haché ces femmes, vous aurez forcément l'idée de quitter le pays en vous cachant à Cuba. La loi m'oblige donc à vous conduire au poste jusqu'à ce que le coupable soit retrouvé. Veuillez me suivre. »

Je ne me défends même pas.... Je tends les mains pour qu'ils me passent les menottes. De toutes manières je ne comptais pas dormir dans un lit plein de sang. Au moins ça m'économise un hôtel.

Je n'ai passé que trois jours au poste parce que la police a trouvé le coupable de l'homicide des dix femmes. C'est moi. Moi non plus je ne comprends pas et je ne crois pas un mot de ces conneries. Les flics me répètent qu'ils ont des alibis irréfutables contre moi. Comme quoi la hache qui a tué ces femmes aurait été retrouvée dans les poubelles de mon immeuble, que plusieurs personnes m'auraient vu en train de me disputer avec chacune des femmes à l'endroit et à la dernière heure où elles ont été vues. Et quand on me raconte ça, je pense aux femmes qui me parlent pendant la nuit et aux soucis que j'ai à cause de l'alcool. Je me dis que c'était peut-être bien moi qui est tué ces femmes. Dans un état d'ivresse ou de psychose. Tout est possible. On délibèrera de ma peine devant une cour martiale demain.

Comment peut-il y avoir des erreurs judiciaires ? On apprend ça au tribunal. La vérité est que le juge se contrefout de votre destin. Tout ce qu'il veut c'est son pognon. Mon avocat : Mr Tony n'était pas le meilleur de sa profession. C'était le genre d'avocat à faire semblant de dormir pour vous donner un motif pour faire appel.

Le juge me pose une série de question :

« Monsieur Wook, niez-vous le fait que vous ayez eu des tensions ou des disputes avec au moins une des victimes ?

-Je nie.

-Niez-vous aussi d'avoir été au festival Lance-Man il y a deux jours ?

-Je le nie.

- Niez-vous le fait d'avoir assassiné ces dix femmes.

Je me tais un instant :

- Je nie.

- Très bien Monsieur Wook, la cour va délibérer. »

Pendant que la cour délibère, je sens d'étranges spasmes musculaires de mon visage. Il se tend et se détend sans raison. Je ne me contrôle plus. Aussi j'entends dans ma tête une chanson. Vous savez cette pub pour le PQ « Sweet Paper Hug. » Cette chanson qui fait : - Oh qu'il est doux, câlin agréable ! Lalalalala !

Impossible de l'oublier ; Après avoir longuement délibéré, (trois heures pour être précis) la cour a prononcé le verdict : Je vais passer le reste de mes jours en hôpital psychiatrique.

Je suis prêt à hurler au scandale, mais je ne le fais pas. Si cela se trouve j'ai tué ces filles. J'aime autant être puni pour ça. Et pis de toute façon, comme je l'ai dit. Je n'ai rien à perdre. Sauf que maintenant, je n'ai plus rien à gagner.

Chapitre 3 : Peace and Love Island

On est en train de me transporter dans mon hôpital. Attention ce n'est pas un simple hôpital. Il est à 140 milles de la côte. Le seul moyen d'y accéder c'est le bateau. Je suis enfermé et menotté dans une chambre avec un hublot et un seau pour vomir. Les vagues sont hautes et la nuit va tomber La dernière nuit hors d'un hôpital.

Au beau milieu de la nuit, je me réveille : une femme est penchée au-dessus de mon lit. Elle est froide, pâle. Pardon pas pâle : blanche presque translucide. C'est une des femmes qui vient hanter mes nuits, elle porte un masque qui lui fait de grands yeux noirs. Effrayante, elle semble onduler sous l'effet du vent mais demeure là, au-dessus de moi. Cette femme me fascine, elle porte à son cou un pendentif doré que j'ai déjà vu. Il pend vers mon visage, il m'hypnotise. Je tends la main, j'ai l'impression d'avoir déjà vu ce signe, je le saisis et l'ouvre. Une photo brille à l'intérieur, une photo que je connais bien. Une femme brune, les yeux bleus, grand ouverts, qui brûlent d'une fureur de vivre. Elle est en tenue de mariage et serre un homme dans ses bras. Hermann Harvey Wook. Ce fantôme est Amanda, ma femme Je caresse son visage. Mais il est en bois. Ce masque est là et me sépare d'elle.

« Amanda ! Je t'en prie retire ce masque. » Je suis en larmes.

Mais il n'y a rien à faire. Ce n'est qu'une âme. Une âme de la beauté la plus pure et la plus invisible :

« Je veux te voir, te parler. Pourquoi est-ce que tu es morte ? Pourquoi ? »

Je m'effondre et peu à peu, Amanda disparaît.

Notre bateau accoste au quai d'une île magnifique. Je l'observe. L'herbe est d'un vert rayonnant, de belles marguerites y poussent. Au loin la forêt, une forêt qui semble abriter un cimetière. Des dizaines de gardes

armés de fusil sont postés partout. Le soleil est léger et l'air est frais. C'est une température matinale. Le vent me caresse le visage. Ou bien me le fouette. Je doute. Un homme chauve, petit, barbu et d'une cinquantaine d'année s'avance vers nous. Il est lumineux comme un spectre.

« Ah, M. Wook, vous voilà, vous avez fait bon voyage ? »

-Très

-Parfait, vous m'avez l'air fort sympathique, venez nous allons visiter les lieux. »

Nous avançons dans l'île, à chaque pas, tout me paraît plus étrange. Nous progressons à travers un champ troué par un pommier grisâtre, comme mort. L'homme chauve nous conduit vers le cimetière. Je lui pose une question :

« Qui êtes-vous ? »

-Comment-ça ?

- Votre rôle sur l'île, c'est quoi ?

- Oh, je suis le directeur M...

- Le directeur hein ?

- Oui, directeur Osvaldo Mobray... ».

Dans le cimetière, nous freinons notre allure et nous nous arrêtons devant les tombes.

Sur l'une s'inscrit le patronyme de Fredde Stin, un garde dont le visage aurait été déchiqueté par un certain Waltern Kuntz vétéran du Viêt-Nam resté un mois ici et qui se serait noyé en tentant de s'échapper. Le cimetière est déserté et je suis pris de maux de tête. Le directeur Mobray explique comment les règles fonctionnent ici :

« Eh bien tout d'abord vous serez affublé d'un badge et d'une tenue grise. Une fois par mois vous pourrez sortir pour prendre l'air, selon votre comportement, bien sûr, vous aurez à votre disposition des craies et du matériel d'art pour dessiner ou encore des livres. Une fois par semaine vous aurez droit à un ou deux verres d'alcool et à une cigarette. Le repas sera amené à travers les barreaux de votre cellule. Maintenant suivez-moi M. Wook, cette fois-ci vous y êtes pour de bon.

L'hôpital est de plus en plus proche, et j'ai le temps de l'analyser. Le bâtiment ressemble à un fort désaffecté mais à côté de lui se trouve une maison luxueuse.

« Quel est ce bâtiment ? »

- C'est là que loge le personnel et que se trouve la cuisine ! Vous savez M. Wook ! En 1939, les nazis ont réquisitionné l'endroit. Ils ont tué des dizaines de malades le jour de leur arrivée. Mais ils ont rapidement abandonné les cellules et se cachent aujourd'hui au sous-sol. Vous aimez la musique M. Wook ?

-Oui et vous ?

-J'adore cela.

-Qu'est-ce que vous aimez ?

-J'adore Wagner, « La chevauchée de Walkyries »

-Oui, c'est de toute beauté.

-Et vous Mr.Wook ?

-J'aime beaucoup Simon and Garfunkel « The sound of Silence »

-Ah, je ne connais pas. Navré.

-Il n'y a pas de mal. »

Vu mon comportement, Mr.Mobray devrait cesser de me prendre pour un aliéné. Mais sans doute pense-t-il que je suis bipolaire.

« Mr.Wook, nous allons vous conduire à l'infirmerie pour faire un bilan médical. Profitez de votre dernière bouffée d'air pur ... »

-Je ne suis pas fou Mr.Mobray.

-Si vous avez assassiné des jeunes femmes, monsieur.

-Non je n'ai pas fait ça !

-Si. Toutes les preuves sont contre vous Hermann. Rentrez maintenant. Allez. »

L'infirmière semble froide. Non, glaciale ! On m'a posé des vêtements gris et de grandes bottes. On m'a demandé de me dénuder et d'enfiler une tunique. Ce que je fais. L'infirmière me demande si j'ai des maux de tête.

« Seulement depuis quelques jours,

-Très bien. »

A ces mots elle enfonce une aiguille gelée dans mon bras. Ma veine fait un léger «crac ». La seringue s'emplit de sang chaud. Quelques gouttes tombent sur le lino verdâtre. L'infirmière me tend un gobelet et

des cachets. Je les avale. M. Mobray arrive. J'enfile ma tenue, m'en vais en traînant les pieds jusqu'à ma cellule. Et comme l'ont dit les Doors « This is the end. »

Le directeur Mobray m'enferme dans ma cellule. Je me dois de vous décrire l'endroit. Les briques des murs sont grisâtres et irrégulières. Les barreaux de ma cellule sont rouillés. Je suis installé dans un immense corridor où sont enfermés d'autres malades qui hurlent à la mort, les pieds en sang. L'un d'eux est nommé El Framos De La Tregos par les autres patients à cause de son accent espagnol. D'ailleurs il me semble que « El Framos de la Tregos » ne veut rien dire en espagnol. A tué sa femme et ses enfants parce qu'ils ont critiqué son équipe de Football préférée. Un vrai malade. Mais pas un psychopathe. Des psychopathes y en a plein par contre. Un type nommé Henry Track, qui se prend pour dieu, a jugé bon de crucifier de jeunes femmes ayant commis des péchés. Maintenant il est là, enfermé pour toujours.

Je vis plutôt bien les deux premiers mois d'enfermement. Malgré les étranges apparitions de fantômes dont le nombre a décuplé depuis mon arrivée à Peace and Love Island. L'histoire chargée de l'hôpital m'interpelle grandement, je décide d'interroger un garde.

« Hep Monsieur, je veux vous entretenir ! J'ai entendu raconter un évènement dramatique s'étant produit en 1923. Pourriez-vous m'en parler ?

-Qu'est-ce que tu crois connard, j'ai rien de mieux à faire ?

-Eh bien ! navré de vous contredire, mais vous n'avez rien de mieux à faire ! »

Ce type s'appelle Hans, c'est l'homme le plus détestable vivant sur cette Terre. Le dictateur du couloir B6. Il est pâle. Il semble mort comme tous les types dans cet hôpital.

-Mouais, t'as raison. Je n'ai rien de mieux à faire. En 1923 tu dis. En 1923 un terrible orage a eu lieu. Il a foutu en l'air le système électrique. Toutes les portes de cellules se sont ouvertes et les patients se sont évadés. Ils se sont cachés quelques temps avant de saisir des armes dissimulées dans les caves ; Des harpons, des fourches, des pioches et quelques fusils de chasse. Ils ont foncé dans l'hôpital et ont tué cinq gardes. Ils ont été incontrôlables et se sont réfugiés à l'intérieur de l'île. Ils sont là quelque part. Mais je pense personnellement qu'ils sont morts de froid. C'était l'hiver ! »

Cet hôpital est vraiment sinistre. On peut dire qu'il est divisé en deux parties. La partie des aliénés, minable, froide et sale. Et la partie des employés. Elles sont reliées par une porte en bois fermée à clef. Deux mondes radicalement différents séparés par une simple porte.

La nuit est en train de tomber. La forêt dans laquelle est situé le cimetière est bousculée par le vent et paraît vivante. Le vent hurle et les vagues à un mille de moi se déchirent sur les côtes. Une tempête semble approcher. Je me sens plus seul que jamais et les vagues sont assourdissantes. Le mal de mer m'envahit. J'ai la sensation que ma cellule se rétrécit. Je ressens comme une impression d'oppression. Je ne suis pas claustrophobe, mais c'est tout à fait désagréable. Je hurle à la mort :

« Gardes, gardes ! Venez ! »

Je n'obtiens aucune réponse. Je hurle ainsi pendant quinze minutes. L'hôpital semble désert. Je tente de voir à travers les barreaux. Mais ils sont trop serrés, le couloir est trop étroit. Impossible de distinguer quoi que ce soit. J'étire mes bras à travers les barreaux et je pousse de toutes mes forces en hurlant. Je tente de m'asseoir pour dormir. Je n'y parviens pas. Je ne cesse de remuer. Toujours cette sensation d'oppression, de malaise. Aucune posture ne m'est confortable. J'abandonne et me relève. Je regarde par la fenêtre et le vent me fouette le visage. J'ouvre grand les yeux. Une lumière m'éblouit. Une voiture semble approcher. Une Jeep sans doute. Elle franchit le portail. C'est étrange, personne n'a jamais franchi le grillage ainsi, sans s'arrêter. De plus, il n'y a aucune Jeep dans la propriété. Elle progresse. Des soldats parlant allemand se jettent sur la voiture pour tendre la main à un homme qui descend de celle-ci.

Ils pénètrent dans l'hôpital et disparaissent à mes yeux. J'entends une voix derrière moi :

« Bonsoir Monsieur, pourriez-vous avoir l'amabilité de me dire où je me trouve. »

Je me demande qui est ce type. Un illuminé.

« Ouais, bien sûr. Vous êtes sur la Peace and Love Island , à plus de soixante milles de la côte. Hôpital psychiatrique dirigé par Oswaldo Mobray. Vous ne savez pas comment vous vous êtes retrouvé ici ?

-Non, absolument pas.

-Vous savez quoi...

-William

-William. Vous seriez bien vu par ma personne si vous abaissiez le levier qui est à votre droite.

-Ce levier ?

-Oui, tout à fait, ce levier. Allez-y baissez- le. »

William abaisse le levier. La porte de ma cellule s'ouvre. Je passe mon chemin et abandonne l'illuminé à son sort. Celui-ci s'enfonce peu à peu dans l'obscurité.

Chapitre 4 : L'évasion

Je m'enfonce peu à peu dans l'ombre. Je suis au cœur des ténèbres. Une lumière brûlante m'arrache des gouttes de sueurs. De nombreux dessins obscènes se détachent sur les murs. J'entends un hurlement derrière moi. Ou bien devant moi. L'écho est déséquilibrant. Mais je sens des présences. J'avance lentement dans un monde étrange qu'est la folie. Là où je suis. Des dizaines de cellules sont vides. Où sont passés tous ces aliénés ? Plus personne... C'est terrifiant !

Il n'y a pas de fenêtres ici. Je n'ai aucune idée d'où je me trouve, j'ignore quelle heure il est. Quel jour on est. Je suis complètement paumé. Je m'arrête devant un mur aussi haut qu'une montagne à franchir. Je vais devoir rebrousser chemin mais je repère un petit tunnel peu élevé. J'y entre la tête et le reste du corps. Il semble ne jamais devoir finir... Je rampe difficilement vers la sortie, mais le plafond me paraît de plus en plus bas. Je panique et ne parviens plus à avancer. Coincé, je remue dans tous les sens. J'ai les larmes aux yeux. Je ne sais comment mais Oje réussis enfin à sortir de là. L'air est soudain plus frais, plus froid. Glacial. Une ambiance de mort pèse ici. Le cri de tout à l'heure retentit à nouveau. Mais quand je m'approche, il ressemble plus à un rire. Qui rit ainsi ? Je progresse, la peur au ventre. Devant moi, une porte. Je la pousse en espérant qu'elle ne soit pas fermée à clef. La porte s'ouvre et un homme en uniforme est assis à une table. Les rires que j'entendais n'étaient pas des rires, ni même des cris. C'était des pleurs. L'homme en uniforme sanglote. Je l'interpelle :

« Excusez-moi.

-Oui ? Dit-il en se retournant

- Je veux savoir qui vous êtes.

- Je n'en sais rien. Tout ce que je sais monsieur. C'est que je suis mort.

- Mort, vous dites ?

- Parfaitement.

-Comment êtes-vous mort, si cela n'est pas indiscret ?

-Je me suis ouvert les veines, là, dans l'angle de cette pièce.

-Pourquoi-ça ?

-A cause des horreurs que j'ai commises. J'ai... J'ai tué des gens, des juifs pour leurs idées, leurs croyances, je les ai tués. Des gosses, des femmes, des hommes. Je suis un monstre.

-Pourquoi avez-vous fait ça ?

-Car je suis un psychopathe. J'ai tué des gens parce que je suis un malade tueur et que les nazis sont des monstres. Je n'aurais pas dû les abattre toutes ces personnes, comme des chiens. C'est affreux. Je me suis suicidé pour arrêter de souffrir de mes erreurs. Mais même en enfer je suis toujours déchiré par le chagrin.

-Que savez-vous sur cet endroit et son personnel.

-Son personnel ? Haha, il n'y a pas de personnel ici. Pas de malades ;

- Quoi, qu'est-ce que vous me dites ?

-Monsieur Wook, haha, vous êtes le seul être vivant dans cet hôpital.

-Comment ça ?!

- Tout le monde est mort là-dedans. Tout le monde ne le sait pas, certains pense qu'ils sont vivants. Mais l'on peut dire que, sur l'île de Peace and Love Island, le temps s'est arrêté le 12 avril 1940. Vous n'êtes pas au courant ? En décembre 1939, une épidémie de choléra a frappé l'île. En cinq mois, elle a décimé tous les êtres humains qui logeaient dans l'île. Les nazis qui l'ont réquisitionnée, les patients et le personnel ont été exterminés. Tout s'est arrêté le 12 avril 1940.

L'homme se tait, et remet la tête entre ses mains ; Il fond en larmes. Je viens de changer de perspective rapport à cet hôpital. Je vois tout le monde avec méfiance, et n'ai plus confiance en personne. On me touche l'épaule. Je jette un regard noir à l'homme qui a posé sa main sur moi. Un des gardes est derrière moi et me demande de le suivre. Je le suis méfiant...

Je suis conduit dans le bureau de M. Mobray.

« Hermann, mon cher Hermann !

-Pour vous ce sera Mr Wook. Monsieur Mobray.

- Bien, bien ne vous emportez pas mon garçon. Asseyez-vous donc

-Très bien.
 -Bon, pourquoi avoir tenté de vous échapper M. Wook.
 -J'avais peur.
 -Pourquoi cela ?
 -Une voiture approchait.
 -Non M. Wook, aucune voiture n'a quitté le hangar.
 -Si, je l'ai vue.
 -Monsieur Wook enfin !vous êtes fou, je ne vais pas vous croire !
 - Je ne suis pas fou, je vous l'ai dit dès mon arrivé.
 -Toutes les preuves sont contre vous, je-vous l'ai déjà confirmé.
 -Non, cet hôpital, c'est le cœur des enfers. Je refuse d'y rester jusqu'à la mort car cet endroit est mort.
 -Les nazis tiennent cet hôpital et tiennent aussi à garder tous les patients ici pour éviter qu'ils ne dévoilent des informations sur leurs opérations.
 -Mr. Mobray, en quelle année sommes-nous ?
 -Nous sommes en 1940 Mr. Wook ! Réveillez-vous donc !
 -Non, nous sommes en 1969, Nixon est au pouvoir, Tenez ! Dans un an, en 1941, Orson Wells sortira son film Citizen Kane . Croyez-moi. Quand cela arrivera, vous saurez que je dis la vérité.
 -C'est très bien Mr. Wook vraiment. Nous allons vous calmer maintenant. Suivez Mr Smith.
 -Non, espèce d'usurpateur ! Je ne le ferai pas ! Allez-vous faire foutre !
 -Embarquez-le au sous-sol.
 -Non ! »

Chapitre 5 : La descente aux enfers

Après avoir été drogué et torturé aux électrochocs, je suis aussi actif qu'un légume, je traîne les pieds et souffre affreusement. Mais la porte de ma cellule est un jour ouverte par Hans, le gardien étrange. Il me conseille une voie d'évasion : Passer par les canalisations...

Je suis au fin fond de l'hôpital. Les égouts ne sentent rien. Ils sont propres mais mon avancée va rapidement être freinée par une étrange intervention.

Un homme bizarre en uniforme nazi, mais qui n'est pas celui que j'ai vu hier soir, se tient debout vers moi. Il est sans doute mort. Sans doute un spectre. Son visage est tout à fait pervers. Il me fixe et ouvre sa bouche froide et blanche comme pour dire quelque chose. Il prononce avec difficulté : - « Cours vite Hermann ! »

Je l'écoute, et passe mon chemin devant cet être épouvantable. Je déambule dans les couloirs depuis près de deux heures quand je trouve une porte. Dans cette pièce, un immense drapeau rouge orné d'une croix gammée. Au centre, une chaise. J'entends des pas qui approchent ; Je ferme légèrement la porte pour ne pas être vu. Deux nazis entrent avec une jeune femme derrière eux. Ils la saisissent et la jettent sur une chaise.

« Depuis combien de temps êtes-vous là ?

-Deux ans.

-Etes-vous une femme juive.

-Non

- Cessez de mentir. Etes-vous juive ?

-Oui...

-Etes-vous réellement folle madame Delacroix ?

-Oui

-Non. Madame, vous n'êtes pas folle. Je le sais. Vous vous êtes fait passer pour folle pour échapper à l'armée nazie. Vous allez être exécutée.

-Non

Si hélas, moi je ne mens pas. Wagner prépare toi. »

Le second nazi sort une arme de son étui et tire sur la jeune femme. La mort et la folie ont encore gagné. Je continue ma traversée de l'enfer et les horreurs se multiplient.

Des dizaines de cellules sont installées dans un long corridor. La puanteur y est extrême. Les conditions d'hygiène sont déplorables. Une trentaine d'hommes et de femmes sont logés là, le visage plein de cloques, toussant à s'en déchirer la poitrine. Je demande à une femme ce qu'elle fait là, dans un état pareil. Elle me répond :
Le directeur nous a enfermés ici, car nous sommes malades, le choléra nous dévore de l'intérieur. C'est horrible ; Il ne veut pas que nous contaminions le reste de l'hôpital. Alors il nous laisse mourir ici.
Des dizaines de cadavres sont entassés au fond de la pièce. Cet hôpital est un enfer sur Terre. Je progresse encore plus loin dans les canalisations. Quand j'entends hurler des haut-parleurs, une alarme retentit et une voix dit :
« Des patients se rebellent, le personnel est prié de bien vouloir rejoindre le secteur destiné à cette situation. »
Je sais exactement de quel événement il est question, c'est l'horreur. L'horreur !!!!!!!
J'arrive devant une ouverture. Un saut d'au moins trois mètres m'attend... Je dois faire attention. Je saute et m'écrase par terre violemment.

Je continue mon périple en traversant l'île, j'enjambe des cadavres en décomposition. Puis je finis par découvrir un petit bateau à moteur et je traverse l'océan malgré la tempête. Me voici enfin à Augusta, devant la porte de mon appartement.

Conclusion : L'inquiétante vérité

J'ouvre la porte de mon appartement avec appréhension. Une incompréhension totale me submerge. Un second moi, git sur le sol, dans son propre vomi, en bavant. Un choc terrible ! Et je me réveille, la vision trouble dans la peau du Hermann qui gisait par terre. La télévision allumée diffuse une pub pour du papier toilette. Dans le tourne-disque un album de Simon and Garfunkel. Je nage dans l'ignorance de ce qui m'arrive. Tout semble plus réel que là-bas. Je me sens mieux. Je n'ai plus peur.

Trois jours après mon retour à la réalité. Je décide d'aller voir un psy. Voici son diagnostic :

« D'après moi, M. Wook., cet hôpital n'est que le fruit de votre imagination. Vous étiez sans doute dans un état de transe, dans votre appartement. La récente perte de votre femme et votre problème d'alcool vous ont poussé à inventer ce monde. Les cadavres ne sont pas plus réels que le reste. Cet hôpital ne fait que vous aider à fermer les yeux sur la réalité. Il symbolise le simple fait que vous êtes enfermé dans votre tête, dans votre chagrin. Que la mort de votre femme a provoqué un blocage dans votre esprit. Mais croyez-moi. Je crois que vous mériteriez d'y aller, dans cet hôpital. Hahaha » !

J'ai repris ma vie comme avant. Bien que je craigne de retomber dans un état de transe. Je reviens aujourd'hui de l'épicerie ; J'ai acheté le Todd Swum et des cigarettes. Dans ma poche, je retrouve des cigarettes de l'hôpital et arrivé devant la porte de mon appartement j'entends s'en échapper des bruits...

Ces sons m'inquiètent. Mais j'entre quand même. Dans mon appartement, un décor qui ne m'avait pas manqué : L'hôpital de Peace and Love Island. Les fous hurlent en passant leurs bras à travers les barreaux. J'avance sans me soucier d'eux. Mon objectif. C'est la porte qui sépare le monde des fous et le monde du personnel.

Je pousse la lourde porte qui n'est pas fermée à clef.

Elle s'ouvre lentement et une femme que je connais se tient debout dans la pièce. C'est Amanda. Cette fois-ci elle n'est pas masquée. Je pleure doucement et sans bruit. Elle regarde par la fenêtre, le magnifique océan qui borde Peace and Love Island.

Je passe derrière elle, je serre tendrement sa taille entre mes bras. Je pose ma tête sur ses épaules. Je reste ainsi, quelque temps. Je la sens refroidir. Peu à peu, son buste se dissout en cendre. Elle se transforme en poussière qui s'envole lentement dans l'air frais. Mon amour disparaît dans un rêve.

Je suis là, à étreindre de l'air dans mes bras.

Les oiseaux chantent.

Ils m'observent.

Je suis juste un gosse avec trop d'imagination...

16/02/2017

En hommage à : - Orson Wells, Francis Ford Coppola et le duo « Simon and Garfunkel

ZIGUY LÉONI